NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

68 N° 5 1946

Conflits d'une éducation chrértienne

André GODIN (s.j.)

Pierre RANWEZ (s.j.)

p. 604 - 630

https://www.nrt.be/it/articoli/conflits-d-une-education-chrertienne-3753

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

CONFLITS D'UNE EDUCATION CHRETIENNE

Tendances réductrices
Appels religieux — Esprit catholique

INTRODUCTION

Ce serait peu de chose que de s'être mis d'accord sur les moyens, sur les programmes et les méthodes, si on ne l'était pas sur la fin qui les inspire, sur l'esprit qui en assure l'application et l'efficacité. Au terme d'un recueil consacré aux méthodes de formation religieuse, il n'est donc pas inutile de rappeler brièvement les grandes lignes de la philosophie fondamentale qui peut inspirer un enseignement catholique et les déviations classiques qu'il se doit d'éviter.

Entre la profondeur du message de l'Eglise et les valeurs chères à l'esprit moderne, les oppositions ne sont jamais irréductibles. Mais ce message apparaît parfois, aux yeux du non-croyant, lié à des contre-valeurs dont il ne veut plus, et le croyant lui-même doit de temps en temps faire appel à toute sa bonne volonté, à toutes les réserves de foi que la grâce du Christ lui fournit, pour passer au-dessus de certaines « faiblesses humaines » ou de certaines mentalités, aux présupposés philosophiques peu conscients, qui constituent un réel gauchissement du surnaturel chrétien. Bien entendu, il n'y a pas là de quoi s'étonner : l'Eglise est divine et humaine, et c'est même son essence, tout entière dérivée du mystère de l'Incarnation. Mais il n'en reste pas moins vrai qu'à chaque génération les catholiques et leur clergé devront s'interroger (1) pour discerner quelles sont, à leur époque, les tendances auxquelles il importe le plus de ne pas céder, parce qu'elles dresseraient, entre eux et le monde ambiant, des barrières psychologiquement infranchissables, entraveraient l'adhésion d'esprits par ailleurs très loyaux et compromettraient, aux années de l'enseignement universitaire ou de la maturité, l'œuvre d'éducation chrétienne entreprise durant l'enfance et l'adolescence.

---

(1) On ne peut pas dire que ce courage de lucidité leur ait manqué au cours de ces dix dernières années. Rappelons simplement l'enquête de *La Vie Intellectuelle* (1934-1935) sur les *raisons actuelles de l'incroyance*, dont M. l'abbé E. Goossens a présenté les résultats dans *La Cité Chrétienne* (20 sept. 1935) en groupant notamment les reproches de « cléricalisme » (pp. 624-625), puis l'enquête de *La Vie Spirituelle* (février 1946), etc. Citons aussi : M.-J. Congar, *Chrétiens désunis*, Paris, Ed. du Cerf, 1937 ; H. Godin, *France, pays de mission*, Paris, Ed. Abeille, 1943 ; H. Perrin, *Journal d'un prêtre ouvrier en Allemagne*, Paris, Ed. du Seuil, 1945 et J. Levie, *Sous les yeux de l'incroyant*, Paris, Desclée De Brouwer, 2e éd., 1946.

Le problème, on le voit, est particulièrement délicat. Il s'agit, pour l'éducateur chrétien, de faire un effort pour réfléchir sur soi-même (et en partie *contre* soi-même), pour discerner dans quelle mesure nous succombons nous-mêmes à certaines tendances qui ne sont pas ce qu'il y a de meilleur en nous, à certaines déviations de la pensée moderne, en particulier le rationalisme, qui peuvent nous avoir atteints presque à notre insu... Si quelques mots employés, dans notre première partie surtout, paraissent un peu durs, on voudra bien nous pardonner : plongés nous-mêmes dans les courants de l'époque, nous ne sommes pas miraculeusement exempts de ces mêmes déviations et ne voulons jeter la pierre à personne. C'est toujours d'un aveu qu'il s'agit bien plus que d'une accusation. Mais on ne peut songer aux remèdes et aux conditions de la santé qu'après avoir fait quelques efforts pour devenir conscients de la nature du mal. Et « sous les yeux de l'incroyant » de bonne volonté, une faute avouée sera toujours, espérons-le, plus qu'à moitié pardonnée...

SOMMAIRE. Nous devrons, bien entendu, nous limiter au rappel de quelques tendances, celles qui se font jour plus directement dans l'enseignement et touchent de près à l'essence même de la vie religieuse et catholique.

S'il est possible d'établir que la plupart des déviations dont nous sommes menacés résultent d'une sorte de corruption, par voie de *rationalisme,* du caractère communautaire de l'esprit religieux, il suffirait pour retrouver *l'esprit catholique,* de retourner aux sources affectives qui alimentent *l'élan religieux,* non pour négliger les conditions sociales de son épanouissement, mais pour les vivifier et en assurer constamment l'esprit et l'efficacité salvatrice.

De là, le développement de cet article où l'on espère montrer :

1. comment certaines *déviations réductrices* sont consécutives à un *rationalisme* larvé qui menace à tout moment d'envahir l'Eglise, son enseignement et la conscience même des croyants ;

2. comment, pour les rectifier, il faut sans cesse revenir aux *valeurs affectives* qui conditionnent l'expérience *religieuse* ;

3. comment la grande tradition *catholique* comporte éminemment ces moyens de redressement. L'Eglise, par son enseignement, doit en assurer l'épanouissement collectif et la prise de conscience *communautaire.*

« Les hommes se sont fabriqué un christianisme « à leur mode, une nouvelle idole qui ne sauve pas, « une nouvelle religion sans âme ou une âme sans « religion, un masque de christianisme mort, de « christianisme sans l'esprit du Christ ».

(Pie XII, *Message de Noël* 1941).

1. Réduire la liberté humaine à la faculté d'obéir.

Cette tendance est issue : 1. de *l'anxiété,* voire de l'angoisse, ressentie par certains hommes au moment d'user de leur essentielle richesse, la liberté. Tous prétendent aimer la liberté ; mais si l'on gratte un peu sous les mots, on s'aperçoit vite qu'il ne s'agit que de secouer des contraintes, d'aller et venir selon le caprice du moment. Bien rares sont ceux qui accèdent à la faculté de s'engager en profondeur, selon la totalité de leur être, de s'engager d'une façon qui compromette réellement leur personnalité et les rende définitivement responsables, vulnérables à autrui, liés à une œuvre ou à une personne qu'ils ont vraiment choisie par eux-mêmes et non parce qu'on les aurait dressés à l'aimer. En face de cette liberté-là, la plupart préfèrent encore la prison, les mille formes de prison qui les libèrent d'eux-mêmes.

2. de *la difficulté* très grande qu'on éprouve à s'adresser à la liberté d'autrui, à faire appel à autrui en tant que libre. Il y faut une délicatesse, un respect, une sympathie dont beaucoup d'hommes sont incapables ; car peu d'hommes reçoivent une éducation qui permette à leurs richesses affectives de se développer jusqu'à la plénitude de leur maturité.

Cette tendance est un des modes variés selon lesquels les hommes visent à se réfugier dans une existence diminuée et inauthentique, dans des manières de vivre et de penser qui *les débarrassent du souci de s'engager eux-mêmes,* de disposer d'eux-mêmes en toute responsabilité. Dans les sciences du comportement humain, le postulat du *déterminisme absolu* exprime, au fond, et consacre cette inclination de l'homme à se décharger de sa liberté sur les facteurs biologiques ou sociaux qui conditionnent son action. En philosophie et en morale, la même inclination conduit à se représenter *la finalité de l'esprit,* en dehors de toute subjectivité (2), comme une sorte de déterminisme supérieur : sans doute, le sujet humain serait libre de remplir ou de ne pas remplir sa finalité, mais celle-ci se présenterait uniquement

(2) Qui dit *subjectivité* ne dit pas *subjectivisme.* Voir à ce sujet les remarques du P. R. Troisfontaines dans *Existentialisme et pensée chrétienne* (*N.R.Th.,* mars 1946, pp. 150 et suiv.).

comme un ensemble de déterminations préétablies et d'obligations théoriques qu'il doit assumer et réaliser librement, un peu comme l'élève appliqué repasse, au crayon, en traits pleins le dessin que la page lui fournit en pointillé. Et c'est bien ainsi que certains non-croyants se représentent notre philosophie religieuse.

Les conséquences pratiques de cette attitude sont nombreuses ; elles créent un milieu où *la personne* humaine ne peut vivre qu'*en s'« aliénant »* dans un conformisme moral ou social, parfois confondu avec la vie religieuse. Le pire, comme nous l'avons dit, c'est que les hommes ne manquent pas pour *désirer* cette situation, qui les libère de bien des préoccupations.

Cette tendance existe dans l'éducation comme une tentation particulièrement forte, parce que

1. elle peut être considérée comme correcte (approximativement) quand il s'agit de *jeunes enfants*. Chez eux, en effet, la liberté peu épanouie encore se confond pratiquement avec l'accomplissement, puis l'acceptation, de consignes et d'impératifs.

2. elle offre beaucoup de *facilités* aux éducateurs. Il est toujours plus facile de dresser des enfants que d'éduquer des hommes, et aussi hélas ! de manier des adolescents et des hommes comme on traite des enfants.

Cette tendance, enfin, correspond, à tout âge d'ailleurs, à *une vérité partielle*, mais elle simplifie la réalité. La liberté est faculté d'obéir, mais elle n'est pas que cela. Une liberté, qui ne s'exercerait jamais que sous forme de soumission, ne peut échapper à l'infantilisme.

2. Réduire la vérité à la possession de déterminations toutes faites.

Cette tendance est issue

1. de l'expression nécessaire de la vérité en *concepts*, en déterminations abstraites découpées selon les contours des objets matériels (cfr Bergson).

2. de la nécessité de posséder *socialement* la vérité dans des formules communicables, des énoncés vérifiables et précis.

Cette tendance s'identifie pratiquement avec *le rationalisme*, déviation de la pensée réflexive qui consiste à ne tenir compte que des réalités susceptibles d'être exprimées en concepts clairs et distincts, à ne tenir compte que « des éléments de représentation » (J. Maréchal). Dans la sphère religieuse, elle aboutit au *dogmatisme* pur, à concevoir la foi comme une humiliation de l'intelligence, une adhésion à des énoncés dogmatiques, dépourvus de signification, fondés sur une crédibilité rationnelle mais extrinsèque.

Cette tendance, comme la première, s'affirme très puissamment dans l'enseignement, car elle vaut précisément pour la partie strictement *communicable* de la vérité, qui est l'objet premier et direct d'un

artistique, stériliserait toute aptitude inventive chez l'élève et supprimerait aussi toute vie authentiquement religieuse en la coupant de sa source et de son terme, Dieu, qui est par essence au delà des déterminations.

Cette tendance, enfin, *correspond en partie à la nature de l'intelligence humaine,* conceptuelle et rationnelle. L'esprit humain a besoin de concepts et de raisonnements ; mais s'il n'avait que cela il n'échapperait pas à une vision du monde essentiellement ennuyeuse, celle, précisément, qu'imaginent certains penseurs non-catholiques et qu'ils attribuent au « dogmatisme romain ».

3. Marcher vers le salut avec assurance en esprit de conquête.

Cette tendance n'est que *l'application* des deux précédentes *aux réalités spécifiquement surnaturelles.* Laissée à elle-même, elle conduirait à

— parler du c i e l comme de la possession d'un *bien* (mot abstrait à résonance égocentrique) auquel la simple exécution de quelques devoirs moraux donne *droit* (vocable juridique).

— faire de la f o i un privilège et de la c h a r i t é une supériorité, alors que ces dons de Dieu sont d'abord des appels à une plus grande responsabilité.

— p r i e r dans un esprit de suffisance ou selon des recettes, des pratiques matérielles qui garantissent plus ou moins la « réussite » (survivances superstitieuses).

— se croire r e l i g i e u x et ne connaître que des énoncés dogmatiques.

— se dire m o r a l et n'être que moraliste ou, pis encore, ritualiste.

— se juger h o m m e d ' E g l i s e et n'être que canoniste (3).

— se prétendre l i t u r g i s t e et n'être que rubriciste.

Tous ces traits ont déjà servi à Molière pour écrire son Tartuffe, mais quel catholique pourrait se flatter d'en être totalement exempt (4) ?

---

(3) « Dans l'encyclique sur le Corps mystique du Christ, nous avons exposé comment l'Eglise dite *juridique* est bien d'origine divine, mais n'est pas toute l'Eglise, comment elle représente en quelque sorte le corps qui doit être vivifié par l'esprit, c'est-à-dire par le Saint-Esprit et sa grâce » P i e XII (*A.A.S.*, t. XXXVI, 1944, n. 288).

(4) Pour montrer à quel point une certaine assurance trop tranquille rebute ceux qui ne participent pas à la vie catholique (« cette insolente assurance qui s'appuie sur le dogme bien plus que sur la foi » — C r o n i n), on nous permettra de citer cet extrait d'une lettre d'un non-croyant à son ami sur le point d'être ordonné prêtre : « La nouvelle de votre ordination ne peut me laisser indifférent. J'y attache, à travers l'idée que vous vous en faites, la même importance que vous... Mais continuerez-vous après cela de rester sincère, merveilleusement sincère et épris de tout ? Pourrez-vous ne pas succomber à cette rigidité, cette certitude figée et un peu fausse qui vous tiendra immobile pour le restant de la vie, à laquelle vous croirez d'autant plus volontiers que tant de gens vous respecteront dans vos nouvelles fonctions ?... Oh, si vous pouviez douter encore un peu ! Un peu, pour ne pas cesser de vous perfectionner, pas trop, pour ne pas vivre dans le mensonge ».

4. Organiser le monde selon une perspective unique et par tous les moyens.

Cette tendance est *une simplification appauvrissante* de la mission confiée aux hommes par le Christ d'introduire dans toute la création Sa grâce et Son esprit. Elle identifie avec l'ordre surnaturel des préjugés ou des habitudes contingentes ; elle ne tient pas compte de la diversité des consciences, des civilisations, des situations, des époques ; elle sacrifie d'importantes valeurs humaines à certains résultats superficiels ou provisoires (statistiques « consolantes », conformité extérieure, etc.) ; elle saccage l'infinie variété du réel pour y introduire un rêve rationaliste d'*uniformité,* comme ces enfants gâtés et capricieux qui voudraient obtenir de leurs parents qu'on abatte le vieux chêne centenaire parce qu'il gêne le paysage ou leur jeu de cerf-volant. Elle a fourni aux non-croyants le thème du « despotisme religieux », celui de l'envahissement destructeur du clergé dans les valeurs temporelles pour les faire servir coûte que coûte à ses fins.

Cette tendance mènerait aussi à poursuivre une fin par n'importe quel moyen, même si ce moyen contredit provisoirement (dit-on) cette fin. Il convient de la distinguer du machiavélisme intégral, qui accepte les moyens malhonnêtes ou immoraux ; elle serait un machiavélisme larvé, qui ne se soucierait pas de la *relation* entre certains *moyens* (honnêtes) et la *fin.*

Si cette dernière attitude était abandonnée à elle-même, si elle s'installait à demeure en nous, elle conduirait à d'innombrables déviations pratiques ou affectives :

1. Aux missions, en voulant introduire la grâce dans les civilisations païennes, nous aboutirions à détruire l'originalité culturelle des peuples évangélisés, supprimant ainsi le fondement naturel de la grâce.

2. En politique, nous n'hésiterions pas à promouvoir le parti de la conscience loyale et du respect d'autrui par des manœuvres (légales !) ou en salissant l'adversaire.

3. Dans les « œuvres de charité », nous assurerions les bilans de fin d'année en réduisant les propres salariés de l'œuvre à la portion congrue et parfois à la misère.

4. Dans nos églises même, nous ne sentirions plus aucune gêne durant des sermons sur l'égalité de tous devant Dieu à un auditoire où les « chaises bourrées » rappellent ironiquement l'inégalité, aucune gêne à exécuter sans préparation ni commentaire les cérémonies d'un culte où le plus grand nombre ne comprend rien et *ne peut* plus rien comprendre...

Dans l'éducation chrétienne, les applications de cette même tendance sont évidemment plus modestes, moins criantes. Elles existent pour-

tant. Nous y cédons, croyons-nous, chaque fois que nous nous efforçons d'éveiller la liberté uniquement par la contrainte, l'amour par la menace, la sympathie par les compétitions et le goût des tâches humaines après des allusions à « cette vallée de larmes », etc. Qui de nous n'a pas cédé à certains jours à ces tentations de facilité : viser à former des personnalités fortes, mais n'encourager en fait que les « bons élèves » ; parler de soulager un élève surchargé, mais lui apprendre le « dévouement » en lui faisant calculer nos résultats de fin de trimestre, orner la classe ou diriger notre troupe scoute ?...

5. Séparer le bien et le mal, mettre le péché et l'erreur en dehors de l'Église et diriger contre « ceux du dehors » toutes les forces agressives.

Cette tendance consiste, en somme, à *anticiper le Jugement Dernier* ; elle veut faire de l'Église sur terre la Société des seuls Elus. Ce fut le rêve des Jansénistes. Et l'histoire des étroitesses religieuses reproduit toujours un peu celle de Port-Royal : piété, puritanisme, orgueil et chute. Outre l'hypocrisie qu'elle comporte, cette tendance suscite une attitude d'isolement pour se mieux conserver « pur », un réflexe de peur et de repli, une mentalité de ghetto. Ce réflexe et cette mentalité rendent alors pratiquement nécessaire tout *un petit monde isolé et suffisant* : une science catholique, un cinéma catholique, un parti catholique, un humanisme catholique et même (si possible) des modes catholiques ! Toutes ces choses peuvent être excellentes d'ailleurs, mais non si elles sont organisées dans un esprit d'isolement, de repli et de suffisance.

A cet égard, il est peut-être bon de nous rendre compte que le *laïcisme*, si justement condamné par les Souverains Pontifes, constitue une prétention parallèle et antithétique vis-à-vis d'une certaine prétention de « cléricalisme » (5). Le laïciste relègue le curé à la sa-

(5) Voir, dans ce sens, E. Gilson, *Pour un ordre catholique*, Paris, Desclée De Brouwer, 1934, pp. 161 et suiv.

Certains contesteront, peut-être, l'opportunité du mot et du rapprochement. Mais il est utile de s'apercevoir que le mot a évolué terriblement vite durant ces quarante dernières années et que, depuis l'apostrophe célèbre de Gambetta (« Le cléricalisme, voilà l'ennemi ! » 1877), beaucoup d'eau a passé sous le pont.

C'est ainsi que, *aux environs de 1906*, les mots « clérical, cléricalisme » n'étaient guère proférés en mauvaise part que par les seuls athées et leur sens péjoratif encore hésitant. La première édition du Littré (Hachette, 1863) ne mentionne pas encore « cléricalisme », mais seulement « clérical » au sens non péjoratif : « Propre au clergé, favorable au clergé ». Mais dans le Supplément (1877), « cléricalisme » est présenté comme : « Néologisme, tendance à subordonner l'autorité temporelle à l'autorité ecclésiastique ». C'est le sens péjoratif, mais technique et restreint que donne encore aujourd'hui le *Petit Larousse*. Dans le *Nouveau Larousse Illustré* (Augé, 7 vols., sans date, en vente aux environs de 1906) on lisait : « Cléricalisme — Ensemble d'opinions favorables au clergé, à son action, à son influence » et « Clérical — Partisan du clergé (en mauvaise part) ». Le sens péjoratif n'était donc pas encore fixé.

Il ne faut guère descendre *au delà de 1926* pour voir apparaître, sous des

cristie ; mais trop facilement nous arriverions à transformer nos milieux religieux (voire nos chaires de vérité ou, du moins, nos collèges) en un monde clos (politique et cinéma compris) où pourrait s'exercer une sorte de césarisme et où nous serions assez satisfaits de pouvoir, faute de les convertir, nous passer des autres, de « ceux du dehors », qui seraient volontiers identifiés avec « les pécheurs »... Laïcisme et cléricalisme : ici et là, il s'agirait de deux suffisances rivales, qui n'ont rien à s'apporter, ne veulent rien se devoir et dont chacune prétend se passer de l'autre... Et pourtant l'histoire montre que s'isoler du monde ambiant, pour une communauté chrétienne, ce n'est pas seulement trahir sa mission, c'est se vouer à la sclérose et à la mort, comme ces plantes qu'on s'obstine à repiquer sur un espace trop étroit et dans une terre épuisée.

Cette tendance s'atténue de nos jours ; mais elle joue encore un rôle important dans l'éducation chrétienne où l'on apprend très tôt à l'enfant, et d'une manière trop absolue sans doute, à juger d'un homme selon ce critère définitif, voire unique : Est-il catholique ou non-catholique ? Et si par malheur il ne l'est pas, l'enfant, qui simplifie tout, a tôt fait d'apprendre qu'il existe deux classes d'hommes *sans commune mesure*.

CONCLUSION

Comme on peut déjà s'en apercevoir, les déviations qui précèdent ne correspondent pas seulement à des erreurs, mais à des demi-vérités. Et c'est bien plus grave. *Corruptio optimi pessima.* S'il n'y avait pas dans les reproches de « cléricalisme » une âme de vérité, ils n'auraient sans doute jamais existé.

Il est très vrai que l'homme doit obéir, qu'il ne crée pas sa vérité de toutes pièces, que la foi et l'espérance chrétiennes comportent une assurance et une fermeté ; il est urgent que l'esprit du Christ s'intro-

---

plumes... cléricales, avec le sens péjoratif *emprunté* aux adversaires, ces vocables écrits le plus souvent entre guillemets. Ainsi, Mgr Picard, Discours de 1928 devant le jeune barreau de Liége : « Le cléricalisme, selon la signification odieuse que lui ont donnée les adversaires du catholicisme, c'est un catholicisme prétentieux..., qui prétend à des avantages profanes, se sert trop brutalement des moyens temporels... » (*Cité chrétienne,* 20 sept. 1935, p. 264).

Aujourd'hui, l'évolution sémantique, pratiquement achevée, fait du cléricalisme un défaut reconnu et admis par tous, une déviation de la vie religieuse, assez complexe et un peu vague. Le sens non péjoratif tombe en désuétude et l'on se passe de guillemets. Ainsi, Maurice Fraigneux (*Revue Nouvelle,* 15 déc. 1945, p. 631) : « Dans la critique aussi il existe un cléricalisme et je veille expressément à n'y pas tomber ». Et Jean Clémence, S. J. (*Rythmes du monde,* 1946, n° 1, p. 78) : « Le cléricalisme, suffisance d'une religion en sa structure, prétention à être par identité et non sacramentairement la religion, est le principal ennemi intérieur dont le chrétien doit se garder ».

L'évolution a donc été dans un sens de plus en plus *péjoratif* et de plus en plus *élargi.* Le mot est devenu valable pour tout ce qui trouble indûment, au **nom de la religion, les valeurs humaines légitimes.**

duise partout et qu'on réduise le plus possible la part de l'erreur et du péché.

Mais ces vérités incontestables n'ont de sens que si elles sont traversées par *l'esprit religieux* et si l'Eglise, renonçant à la tentation facile d'un repli sur ses propres richesses, accepte la tâche divine d'introduire son ferment dans le monde pécheur et de laisser la grâce venir mystérieusement à bout du péché commun dont elle porte en elle-même les marques ineffaçables.

Replié sur lui-même, en son assurance figée et son agressivité diffuse, le monde qui résulterait des tendances réductrices auxquelles nous venons de faire allusion, serait *le monde de l'ennui*, un monde où l'on meurt d'ennui.

APPELS RELIGIEUX

> « J'abhorre l'hérésie, mais sa présence me fait connaître la présence de la foi véritable, car un zèle en suscite un autre... ».
>
> (Th. Delaporte, *Pamphlet 1924*, Cahiers du Rhône, oct. 1944).

1. La liberté comme source d'amour gratuit et de pure générosité.

A l'opposé de l'esprit clérical qui se complaît dans les consignes, les impératifs et les tâches humaines aux résultats tangibles, l'élan de l'homme religieux s'échappe toujours au delà des déterminations, dans la direction d'une Transcendance absolue, d'un Etre qui soit « le Tout-Autre » (R. Otto). On sait le parti que l'apologétique blondélienne a tiré de cet élan de « *la volonté voulante* ». Ce que l'on voit moins, parfois, c'est qu'une telle apologétique est sans prise réelle sur un homme dont la vie affective, à l'adolescence, n'a pas été épanouie dans cette direction, mais maintenue dans un certain conformisme et toujours dirigée vers des formes de réalisation immédiate et de soumission à la collectivité. Cet homme-là, quand sera venu pour lui le temps de critiquer ses maîtres, écoutera leurs arguments, mais, s'il est d'égale force intellectuelle, il y opposera d'autres arguments et discutera sans fin. Ce qui manque à cet homme, c'est l'élément affectif qui lui fasse réaliser le Transcendant comme une valeur, un terme appréciable pour ses tendances et ses besoins. Même s'il vit selon les règles d'une moralité stricte, il lui manque le *sens* religieux, la nostalgie d'un Amour absolu, le goût de « se mettre de façon absolue à la seconde place » (Ch. Morgan). D'ordinaire un tel homme va perdre très tôt le désir d'employer sa liberté sur le plan d'une générosité personnelle dont l'inspiration ne peut venir que de ce qu'il y a de meilleur en lui, de plus foncièrement lui-même que lui — **intimior intimo meo.**

D'un pareil usage de la liberté, l'éducateur ou le directeur de conscience ne peut guère déterminer les modalités, mais seulement favoriser l'éveil en procédant par tâtonnements, par appels à son être authentique et profond, par la respectueuse sollicitation d'un jaillissement profond et personnel, d'*un vouloir qui décide lui-même de son être et s'efforce de se livrer à la Présence qui intimement le sollicite*. « Il s'agit de ne pas déranger Quelqu'un en nous qui se propose et qui essaie de se mettre à notre place » (Claudel).

L'éducateur doit se rendre compte, pourtant, qu'il rencontre chez l'adolescent normal une certaine complicité qui rend possible l'œuvre délicate de l'éveil personnel à la grâce. Non seulement la grâce du baptême est à l'œuvre chez lui, comme en tout chrétien baptisé, mais les puissances affectives, particulièrement puissantes à l'adolescence, orientent d'emblée la mentalité juvénile vers un terme différent de ce qui l'entoure, différent de tout le créé. *Romantisme*, sans doute, dans la mesure où ce besoin resterait une vague rêverie et refuserait de s'incarner partiellement en des réalisations concrètes. N'empêche : *cette faculté d'aimer au delà du visible* est le principal allié de l'éducation religieuse. Le jeune homme qui ne la connaîtrait pas ou qui la refoulerait trop vite aurait toute chance de se voir privé de vie religieuse authentique. Et ce serait une grosse erreur, croyons-nous, de prétendre capter *la totalité* de cette puissance au profit de tâches limitées, excellentes d'ailleurs et nécessaires, fût-ce même au profit de l'Action catholique. Aux yeux de l'homme religieux, en effet, les devoirs remplis, les travaux et les œuvres ne sont jamais que l'expression *déficiente* d'un amour qui va bien au delà et ne se donne tout entier qu'à la personne aimée. A 15 ans l'adolescent normal est tout préparé pour comprendre que tel est le sens de sa liberté. Mais une ambiance « intéressée » autour de lui, l'habitude de tout exprimer en termes de nécessité et d'obligations sous peine de sanctions, peut très vite compromettre cette échappée sur la vie profonde de l'homme. Pourquoi donc ne pas lui présenter les grandes attitudes chrétiennes, et la foi elle-même, comme elles sont : *de purs appels du Christ à sa liberté ?...*

2. La vérité comme pressentiment d'une présence divine et abandon à la parole de Dieu.

Cette perspective dont la théologie protestante (de Schleiermacher à Barth) a récemment encore rappelé la valeur religieuse est, à première vue, le contrepied du rationalisme. Laissée à elle-même, elle irait à suspecter toute entreprise pour « justifier la foi », à nier les arguments extérieurs de crédibilité, à rejoindre certaines expressions outrancières (c r e d o q u i a a b s u r d u m) dont le Concile du Vatican a tranquillement fait le procès en affirmant la conformité de la foi avec les exigences de la raison et la possibilité de la fonder sur

des signes convaincants (Denzinger, 1790 et 1812). Nous n'examinerons pas ici dans quelle mesure la perspective protestante comporte, même psychologiquement, une simplification du réel, un agnosticisme apparenté à un rationalisme larvé (cfr, chez Barth, le refus décidé de toute philosophie de l'analogie). Sans nul doute, pareille théologie aboutit à une « tolérance » excessive ; et une philosophie dont la vérité, en dernier ressort, dériverait du choix, échapperait difficilement au relativisme...

Contentons-nous de remarquer pour l'instant que, du côté catholique, les plus récentes théories de la Foi accordent une place élargie à l'élément de confiance et d'abandon qui fonde toute connaissance véritablement religieuse, ainsi qu'à « une certaine perception immédiate de l'action divine dans l'âme et, au dehors, dans l'Église... (Bien entendu) la foi, *tout en ne reposant pas logiquement sur une considération rationnelle* des motifs de crédibilité, trouve néanmoins en ceux-ci un appui psychologiquement nécessaire dans des circonstances normales (6) ».

Cette orientation doit-elle demeurer pure théorie théologique et ne sortir aucun effet dans l'éducation religieuse ? Nous ne le pensons pas. Peut-être a-t-on parfois, dans notre enseignement, majoré indûment le rôle des « preuves » et « l'évidence » de la Révélation (7).

On s'étonne que tant d'adultes et d'universitaires perdent la foi, peu après avoir quitté l'école ou le collège. Mais n'avaient-ils pas souvent pris l'habitude d'aborder le message divin dans un esprit d'enquête et de conquête, avec des exigences rationnelles et dans une mentalité pseudo-scientifique ? Hélas, nous laissons trop souvent inemployées, quand il s'agit de la Foi, leurs facultés innées d'invocation, d'espérance de libre générosité. Et pourquoi ne pas leur dire, quand il s'agit des dogmes, que l'affirmation des formules n'est que peu de chose et que *pour posséder la vérité des dogmes il faut les vivre et les penser en agissant selon leur esprit ?...*

3. Le salut attendu « avec crainte et tremblement » et en esprit de radicale insuffisance.

L'homme moderne tend à devenir un technicien rationnel et un juriste impartial. L'homme religieux demeure un ascète, un affectif et un mystique. Il n'est pas toujours facile de réveiller le second dans le premier et la religion elle-même a parfois pris le masque de la

---

(6) Aubert, *Le problème de l'acte de foi*, p. 736, Louvain, Warny, 1945. C'est nous qui soulignons.

(7) Il faudrait méditer ici les remarques de J. Mouroux sur l'obscurité de la foi (R.Sc.R., 1939, t. 29, pp. 80-83) et surtout celles, si profondément psychologiques, du P. R. Thibaut dans *Le sens de l'Homme-Dieu*, Ch. III, Le silence de Dieu, p. 49, suiv., Paris, Desclée De Brouwer, 1942.

science et du droit. La crainte respectueuse du primitif devant le monde, l'attrait anxieux qui le saisit quand il s'adresse aux dieux, tout cela est bien loin, et nos enfants apprennent très tôt que les choses n'ont pas d'âme, qu'il n'y a personne derrière les phénomènes de la nature, que le Ciel lui-même se mérite par une bonne conduite (ce qui est rigoureusement vrai) et par quelques sacrifices bien localisés.

Pourtant, dans ce monde qu'il a prétendûment taillé à sa mesure en lui arrachant ses secrets, l'homme est de plus en plus mal à l'aise. *L'impression de délaissement et de déréliction,* d'être jeté brutalement dans un univers hostile, s'impose à lui plus que jamais. On a dit que ces thèmes, si importants dans la philosophie contemporaine, sont l'expression d'une humanité troublée par les guerres récentes ; ne sont-ils pas surtout la contre-partie de cette progressive rationalisation qui se poursuit sous nos yeux ? Le besoin inhibé d'avoir devant soi une bienveillance secourable, un Dieu-Providence ou un Dieu-Charité, existe toujours et hante le cœur de l'homme, mais, refoulé, il ne trouve plus à s'exprimer que dans un cri de désespoir, comme celui de l'enfant dont l'amour assiste impuissant à la mort de sa mère. L'espérance religieuse peut-elle s'élever sur cet appel découragé ? G. Marcel pense que oui. Le désespoir, dira-t-il, n'est que l'absence d'espoirs, mais « les espoirs » de l'homme correspondent à des buts précis, des projets limités. L'élan de l'espérance, justement, invite à attendre contre tout espoir, à en appeler au secours divin au moment même où disparaît toute raison humaine d'espérer. Le jour où croule notre dernière idole, le visage du Christ se profile sur le voile de Véronique.

Que nous le voulions ou non, la génération qui vient, celle de nos élèves, est profondément marquée, disent de bons observateurs, par un certain dégoût du monde, la méfiance des fausses sincérités, l'incapacité d'arriver à un amour authentique, par la conscience aiguë de la finitude de l'homme, de la précarité des idéologies et des cultures. Qu'ils aient lu Patrice (8) ou Eluard, Mauriac ou Bernanos, Unamuno ou Huxley, Camus ou Sartre, ou (ce qui vaut mieux peut-être) qu'ils n'aient jamais ouvert leurs livres, leurs grands thèmes sont dans l'air. Le monde a tremblé sous les pas de cette génération et la perspective d'un « destin-pour-la-mort » (Heidegger) tend à devenir pour elle la perspective simplement humaine de sa

(8) « Ils se tenaient la main pour être sûrs d'eux-mêmes,
Et dans une heure ou deux une aurore naîtrait,
Mais jamais sur un monde de tendresse humaine,
Sur la terre d'amour qu'ils avaient désirée... ».

Patrice de La Tour du Pin, *Les faussaires* (*Revue Nouvelle*, 15-XII-45).

destinée. On sait le parti qu'une théologie du Transcendant peut tirer de cette situation (9). Les Protestants ont abondé dans ce sens, mais Pascal s'y était déjà essayé. Au moment où tout le créé est perçu comme défaillant, *le rejet vers Dieu* n'est pas exclu et ce sursaut religieux est accompli alors dans *la vive conscience d'une profonde insuffisance et même d'une radicale culpabilité.*

Sans doute, laissée sans contrepoids, cette tendance dépasserait difficilement l'*angoisse* religieuse et le *désir* de la foi, si aucun renfort ne lui venait de la grâce intérieure ou de soutiens extérieurs.

Nous croyons pourtant qu'à l'intérieur même du catholicisme on a toujours fait, avec raison, une large place au sentiment d'insuffisance et d'indignité. Après tout, nous touchons ici au fondement naturel de la prière et de l'humilité et à l'improportion fondamentale qui demeure, en tout état de cause, entre notre salut et nos œuvres pour autant qu'elles sont de nous. Nous verrons mieux, dans la troisième partie, qu'il n'y a pas lieu d'abandonner cette attitude comme un monopole à la théologie protestante.

Pourquoi, dès lors, notre enseignement ne rappellerait-il pas, tout en gardant la mesure, qu'aucun homme, après tout, ne peut jamais se fier à lui-même pour savoir « s'il est digne d'amour ou de haine », que chacun doit attendre et recevoir de Dieu seul son avenir spirituel et que *les grâces reçues* sont *une vocation et une responsabilité* avant d'être un capital ou un privilège ?

4. Le sens du sacrifice et méfiance à l'égard des techniques de possession du monde.

Cette tendance n'est que l'application de la précédente à l'ordre des *moyens.*

S'il est vrai que le sursaut désespéré vers un Dieu situé au delà de l'histoire et des civilisations constitue l'essence même du sentiment religieux primitif, *les œuvres humaines vont se trouver dévalorisées,* aussi longtemps que la doctrine du *Dieu Incarné* n'a pas encore introduit dans cette tendance la contre-partie nécessaire. « L'homme de la terre » n'a donc pas entièrement tort quand il reproche à « l'homme religieux » (nous ne disons pas au catholique) d'être perdu dans une large mesure pour l'œuvre terrestre, d'être un homme « de l'au-delà ». Et ce n'est pas un simple hasard, sans doute, si les grands génies religieux de l'humanité (en dehors du catholicisme romain) ont repris continuellement le thème de la Doxa, de la Mâyâ, de la vanité du monde et de l'illusion des entreprises hu-

(9) Voir les œuvres de Jaspers, Chestov, Berdiaeff et Kierkegaard.
Sur l'impuissance probable où vécut Kierkegaard de dépasser le *désir* de la Foi, voir A. De Waelhens, *La philosophie de M. Heidegger,* p. 337, Louvain, Ed. de l'Inst. Sup. de Phil., 1942.

maines. On sait où l'on peut aller dans cette voie : au quiétisme, à l'extinction du désir-illusion, à la destruction des puissances naturelles.

Mais le Bouddhisme, pour un catholique, ne fait-il pas un peu figure d'une morale de vieillard ? et l'adolescent, lui, n'est pas spontanément quiétiste. Avant d'ouvrir Montherlant, il sait fort bien qu'il sera toujours pour « la religion du Tibre ». Et la tentation de son âge, c'est bien plutôt le Stoïcisme : croire à la toute-puissance de l'effort, à la réalisation de ses rêves et au caractère absolu de sa conception du monde.

Il faut se donner beaucoup de mal, d'ordinaire, pour introduire dans la vie du garçon *le sens et la valeur du sacrifice.* Il admet bien l'effort pénible pour arriver à un résultat ou la privation qui forme le caractère ; mais il comprend peu le vrai sacrifice, le *pur* sacrifice, celui dont la valeur est dans l'amour qu'il exprime, l'invisible réalité à laquelle il s'unit. Il le faudrait pourtant si l'on veut, sur le plan moral, éveiller cet esprit de *désintéressement* et de *gratuité* que les humanités s'efforcent d'entretenir sur le plan intellectuel. Il le faut surtout si on veut le préparer à comprendre, *plus tard*, la plénitude du message du Christ, et à réaliser ce qu'est le dogme de la Résurrection en passant par *le mystère de la Croix.*

5. Le sentiment de culpabilité et de solidarité dans le mal.

Cette tendance est, comme la précédente, une application du sentiment d'insuffisance mais, cette fois, au *jugement moral.*

Le rôle immense que joue *le sentiment de culpabilité* dans la vie psychologique et dans la vie religieuse de l'homme n'a pas encore été mis en pleine lumière. Les psychologues de métier, dans une mentalité presque toujours matérialiste, se sont attardés sur ses déviations et les complexes qu'il engendre ; le clergé, intimidé, a parfois fait leur jeu en présentant la confession presque exclusivement comme un moyen pour l'homme de *se libérer* du sentiment de culpabilité. C'était risquer de détendre un ressort affectif important et fournir un trop facile apaisement au besoin de réhabilitation morale et d'amour sauveur inclus dans ce sentiment. En réalité, toute grande littérature religieuse fait une large place à la culpabilité et au repentir. De Toukaram à saint Paul, en passant par le livre de Job et les Psaumes, on s'aperçoit que l'affectivité de culpabilité est une des grandes puissances naturelles qui relient l'homme à Dieu. La grâce ne fait que l'orienter et l'élever.

Cette disposition au sentiment de culpabilité peut, comme les précédentes, envahir exagérément le champ de la conscience ; c'est la *nature* qu'on identifie alors avec le *mal* et la conscience de soi avec le péché. La ligne de force de la pensée protestante, de Luther à

Barth, semble bien résulter de cette hypertrophie d'une réalité affective.

Nos adolescents n'échappent pas à la conscience de la culpabilité. On sait combien est délicate l'éducation de ce sentiment à un âge où les amplifications affectives et les traumatismes psychologiques sont toujours à craindre. Mais le risque et l'abus ne peuvent condamner l'usage.

Nous croyons, en particulier, que tout en évitant les anxiétés et les scrupules on fera bien d'orienter la culpabilité latente vers des objets plus variés que la vie sexuelle sur laquelle, de nos jours et dans nos milieux, elle a tendance à se fixer de façon privilégiée. En ce domaine, le jeune homme moyen est très fortement sensibilisé à la moindre faute et il éprouve assez naturellement en lui, comme une gêne intérieure, le retentissement affectif d'un écart même léger. Mais s'il s'agit d'injustice, de médisance ou de mensonge, pourvu que ces fautes demeurent secrètes, sa conscience ressent beaucoup moins cette culpabilité intérieure qui, bien éduquée, jouerait un rôle des plus heureux en avertissant automatiquement l'individu, même en dehors de toute catégorie apprise, qu'il vient de se diminuer, de porter atteinte à ce qu'il y a de meilleur en lui. Sans doute y a-t-il là une force innée dont l'éducation devrait tirer meilleur profit.

Enfin ajoutons que le sentiment de culpabilité, outre *le besoin d'un pardon et d'un amour supérieurs* qu'il engendre, semble un des plus aptes à maintenir chez l'homme le sens de *sa solidarité* avec les autres hommes, *l'indulgence compréhensive et respectueuse* qui est un terrain tout préparé pour la Charité vraie. Un homme qui se relie à Dieu par le sentiment habituel de son indignité (et les mystiques ne font pas exception) ne sera jamais un « clérical » ; il ne réservera pas ses sévérités pour autrui puisqu'il sent qu'il partage avec lui, au même titre que la naissance, cette commune culpabilité qui les unit en Adam, les oriente vers le Christ-Sauveur et ne les quittera qu'au jour de la Résurrection.

CONCLUSION

Les puissances affectives qui alimentent l'élan religieux, dans son sens le plus large, se présentent sur toute la ligne comme l'antithèse et l'antidote des tendances réductrices.

Comme on l'a vu, l'homme religieux dans cette perspective est fortement marqué par *l'angoisse* ; c'est un homme qui marche vers la mort dans l'angoisse du salut et qui espère la foi plus qu'il n'en vit.

On aura remarqué aussi que ces orientations laissées à elles-mêmes, aboutissent à une religion très *individualiste* et très *désincarnée*, à **concevoir la grâce divine comme une condition du salut individuel**

et un appel à sortir d'une nature radicalement pécheresse. La solidarité elle-même se nouait dans le mal.

Cette double déviation a été de tout temps efficacement évitée dans l'*esprit catholique*. Celui-ci comporte essentiellement la tension stimulante d'un esprit *communautaire* et d'un esprit d'*incarnation*, car la grâce catholique est socialement possédée et insérée dans l'univers même qu'elle relève et guérit.

Il nous reste à voir quelques conséquences de cet esprit spécifiquement catholique dans l'œuvre de l'éducation.

L'ESPRIT CATHOLIQUE

Si les antithèses qui précèdent expriment des tendances authentiques fondées sur la nature de l'homme, une éducation catholique s'efforcera de les purifier les unes par les autres et de les maintenir, sous le contrôle de l'autorité qui prolonge le Christ, dans un équilibre dynamique. Celui-ci se présente à bien des égards, non comme une solution, *mais comme un* effort *et une* tension *stimulante dont la grâce seule peut assurer le succès et l'intégrité.*

1. Charité obéissante et charité inventive.

Ce que le Christ apporte de plus précieux à l'homme c'est la Charité : une élévation de sa faculté de vouloir et d'aimer.

Pas plus que les théologiens n'identifient simplement la charité avec l'obéissance surnaturelle, pas davantage la liberté humaine ne peut se définir adéquatement par l'aptitude à se soumettre. Parler ainsi, ce serait négliger le fait que la liberté est essentiellement finalisée vers l'*amour* et qu'elle s'exerce aussi dans une invention personnelle des *moyens* par lesquels son amour s'exprime et arrive à s'unir avec un autre amour dans une présence réciproque.

Comme l'a bien noté l'abbé J. Mouroux : « Il faut distinguer deux sortes d'actes de liberté : ceux qu'on nous permettra d'appeler les actes qui *prolongent*, et les actes qui *créent* ». Les premiers ne remettent pas en question l'orientation totale de la vie ; à l'intérieur d'un cadre constitué, ils se bornent, dirions-nous, à se conformer à des conduites prédéterminées et à reconnaître des valeurs objectivement constituées indépendamment d'eux. Ce sont essentiellement des actes d'obéissance, de reconnaissance. Mais il y a aussi « des actes qui remettent en question la fin elle-même, qui touchent aux racines de la liberté, au sens même de la vie, à l'être spirituel de la personne. De tels actes sont créateurs. Ils changent le visage d'un être et la valeur d'une personne... Ces actes sont l'expression la plus profonde de la personne comme telle, c'est-à-dire comme constructrice de soi (10) ». La grâce, faut-il ajouter, élève les seconds tout comme les premiers.

(10) J. Mouroux, *Sens chrétien de l'homme*, p. 143, Paris, Aubier, 1945. On trouve des distinctions du même genre dans Y. de Montcheuil, *Dieu et la vie morale* (*Construire*, VI[e] série) et *Le rôle du chrétien dans l'Eglise* (*Etudes*, n° 245, avril 1945).

Le catholique ne fait donc pas seulement acte de religion quand il accomplit ses « obligations religieuses ». Laïc soucieux du « minimum » requis ou religieux observant, selon les conseils évangéliques, ses vœux et sa règle même dans les détails, il se trouve encore devant un champ étendu laissé à son initiative personnelle, à son jaillissement inventif. Non seulement il a *sa manière* propre d'exécuter les observances (*omne individuum ineffabile*), mais il se trouve, quoi qu'il fasse, devant une immense région où sa liberté *invente* les conduites à tenir, suscite des médiations originales pour exprimer son amour et sa fidélité. Ainsi le fiancé qui, non content d'accéder graduellement au cœur de la femme qu'il aime par les voies ordinaires que lui tracent la politesse, les usages et les rites (riches pourtant de cette sagesse sociale que les siècles y ont mise), n'a de cesse qu'il n'invente des formes particulières où s'incarnera son amour de façon toujours neuve.

De même, il faut dire que, laïc ou clerc, l'homme n'est pas seulement religieux là où il est semblable aux autres et dans sa soumission, mais qu'il l'est encore (et davantage parfois) là où il en est différent par ce qu'il a d'unique et de neuf, là où sa liberté, aidée de la grâce, construit le visage définitif et particulier que prendra sa personnalité *in Spiritu*.

Car ce qu'il faut bien voir, ce que l'éducateur doit à tout prix éveiller chez l'adolescent, c'est que *l'Esprit du Christ doit devenir présent et agissant aussi bien dans les actes où sa liberté se construit légitimement elle-même que dans ceux où elle s'épanouit selon les valeurs objectives du surnaturel chrétien*. Faute de quoi l'action divine et l'action humaine seraient scindées en deux parts, qui ne se recouvriraient que dans le domaine, fort restreint pour beaucoup de laïcs, des observances religieuses ; faute de quoi aussi le travail personnel, l'application inventive de chaque homme n'aggrégerait pas, réellement et du dedans, des fruits nouveaux au Corps mystique du Christ ; faute de quoi, enfin, la grâce ne pourrait être conçue que comme une diminution de la liberté, présente seulement là où celle-ci est *passive*, alors qu'elle en est l'exaltation et l'achèvement (11).

Ce n'est donc pas seulement pour se conformer aux conclusions d'un Piaget (12), mais c'est aussi pour suivre ces lignes maîtresses

(11) Cfr les pages de *Morale et Corps mystique*, Paris, Desclée De Brouwer, Bruxelles, Edition Universelle, 1941, notamment pp. 90, 91 et suiv. où le P. E. Mersch a magistralement montré que la grâce, atteignant notre liberté en tant que liberté, la rend plus que jamais active et créatrice de soi.

Dans le même sens, rappelons deux ouvrages essentiels sur la philosophie chrétienne de l'éducation. D'abord l'opuscule de L. Laberthonnière, *Théorie de l'éducation* (Bloud, 1re éd., 1904) qui n'a pas vieilli et constitue un « classique » en la matière. Et surtout le très beau livre de M. Daniélou, *L'éducation selon l'esprit*, Paris, Plon, 1940, Liège, Soledi, s. d. (1944).

(12) Conclusions excessives d'ailleurs, comme on sait. Pour Piaget, la

de la théologie catholique, que l'éducateur catholique s'efforcera de trouver la dose d'obéissance et de liberté inventive qui convient à chaque étape du développement humain. Il y faut un jugement délicat et chrétien, éclairé par beaucoup de respect : respect des conditions générales, nécessaires à la croissance de la nature et de la grâce, respect des particularités qui donnent à chaque enfant sa physionomie particulière et sa vocation spéciale.

On pourrait se demander peut-être quel rapport existe entre les développements, un peu longs, qui viennent d'être faits à propos de la liberté, et les humbles procédés de la pédagogie quotidienne. Ce rapport est celui de l'esprit à la lettre, de l'inspiration à la technique. A tous les degrés, l'éducateur catholique s'inspire du but à atteindre. Même si le nombre semble restreint des enfants qui accéderont plus tard à une réelle liberté et développeront une véritable personnalité chrétienne, il importe néanmoins que, même aux étapes où la contrainte et le dressage s'imposent, ces enfants soient introduits dans une ambiance qui favorise les « valeurs » supérieures : liberté-amour. Cette ambiance existe là où le maître respecte *certains secrets,* apprécie *certaines vertus humaines* : sincérité, fidélité, fierté, amitié — même quand elles rendent son rôle plus difficile, là où il attache une réelle importance à *certains actes posés en dehors du cadre scolaire* et sait redresser, avec l'énergie qui convient, l'erreur ou la désobéissance tout en sachant reconnaître *la qualité de l'intention* qui les inspirait. Il prépare ainsi des individus vraiment libres, capables de sympathie et d'amour réel, et finalement capables de faire produire tous ses fruits au germe de Charité que le baptême a mis en eux. Ce maître-là reproduit, en petit, dans sa classe, les manières d'agir du Seigneur quand Il se pliait à certaines exigences de Thomas, refusait de condamner la femme adultère et *aimait* le jeune homme riche au moment même où il allait refuser une voie plus parfaite mais *libre.*

2. Dogmes comme vérités abstraites et comme présence du Christ.

Ce que nous venons de dire pour la liberté, nous ne le répéterons plus pour la vérité. Mais c'est le même problème, la même tension entre deux termes à concilier. La foi catholique est un *élan d'amour* (« *Fides movet per viam voluntatis* », saint Thomas) par delà les déterminations ; elle est aussi, et par identité, adhésion dogmatique : soumission à l'autorité divine et ecclésiastique et *connaissance religieuse par le moyen d'énoncés définis.*

On sait la controverse qui, en 1906, mit aux prises Ed. Leroy et les principaux théologiens français de l'époque. Il en résulte, à tout le moins, que la théologie catholique ne consacre dans l'adhésion dog-

---

loi de progression qui entraîne l'enfant est une loi de graduelle autonomie, entendue comme une indépendance pure et simple en dehors des liens *sociaux*.

matique ni le primat de l'action pure, ni celui de l'intelligence pure (13).

Il convient, dès lors, qu'une large place soit faite dans l'enseignement chrétien au *principe d'autorité* (*fides ex auditu*), non seulement parce que les enseignés sont des enfants, mais aussi parce qu'ils sont chrétiens ; il convient que le catéchisme et les dogmes soient étudiés comme un ensemble de *déterminations abstraites*, offertes à la mémoire avec les précisions techniques que l'histoire de l'Eglise y a apportées. Mais il faut aussi qu'on leur dise, qu'on leur montre que ces dogmes ont eux-mêmes une *valeur de vie* (14) et que l'ensemble dogmatique et sacramentel, présenté par l'Eglise, n'est qu'une explicitation unifiée (15) et une application détaillée de ce que fut le Christ des Evangiles et de ce qu'il est aujourd'hui en chaque chrétien.

Et ce n'est pas si difficile. Car, comme l'écrivait magnifiquement le P. Mersch : « Ceux qui écoutent ne sont pas la *tabula rasa*, ni le désert à faire fleurir : ils sont, mais en termes de vie, de croissance et de grâce, ce qu'il faut leur expliquer en termes de spéculations, d'explications progressives et de dogmes. Ce qu'ils sont ainsi de par le Christ va rendre témoignage à ce qu'on leur dit au nom du Christ... On peut y aller avec assurance, *quia parata sunt omnia* : tout est disposé pour l'enseignement qui va venir (16) ».

Le professeur de religion, spécialement, montrera donc avec soin comment les dogmes chrétiens *modifient réellement certains comportements* (17) vis-à-vis du monde et des hommes. Il ne craindra pas de dire à ces enfants, à ces adolescents qui l'écoutent, que la signification profonde de tout cet enseignement ne leur apparaîtra que *progressivement*, et parfois beaucoup plus tard, au hasard de leur vie d'adulte, selon la mesure de la grâce divine et de leur générosité. Il ne leur dissimulera jamais que les dogmes chrétiens ont seulement

---

(13) Ainsi d'ailleurs en philosophie : « Nous, Scolastiques, aurions-nous à choisir entre deux épistémologies : entre le primat dynamique du Bien et le primat formel du Vrai ?... » (J. Maréchal, *Phénoménologie pure ou philosophie de l'action*, dans *Philosophia perennis*, t. I, p. 396, Ratisbonne, 1930).

(14) Cfr les travaux précédemment cités (note 11) ainsi que les études si documentées du P. G. Delcuve dans la *N.R.Th.*, 1939, spécialement : *Enseignement moderne de la religion et Vie surnaturelle* (*N.R.Th.*, 1939, p. 281). Toute la collection des manuels « *Témoins du Christ* » est issue de cet esprit.

(15) Voir ici les deux volumes du P. Mersch, *Théologie du Corps mystique*, Paris, Desclée De Brouwer, Bruxelles, Edition Universelle, 1944.

(16) E. Mersch, *Le professeur de religion*, Compte rendu du III^e^ congrès international de l'enseignement catholique, p. 138, Bruxelles, Van Muysewinkel.

(17) Peu de théologiens, il faut l'avouer, ont frayé les voies dans ce sens. Citons au moins : G. Salet, *Le mystère de la charité divine* (*R.Sc.Rel.*, t. 28, 1938) ; E. Mersch, *Théologie du Corps mystique*, Bruxelles, Edition Universelle, 1944 ; A.-D. Sertillanges, *La vie catholique*, 2 séries, Paris, Gabalda, 1929-1937 et les 6 brochures de Lippert, *Credo*, Fribourg, Herder, 1917-1923 dont on attend toujours la traduction française.

commencé de livrer aux hommes les richesses insondables du Mystère du Christ, et que l'Église a *besoin* d'eux pour prendre pleinement conscience de leur vérité et l'incarner dans le monde.

3° « Agir comme si tout devait venir de Dieu et prier comme si tout devait venir de nous ».

La célèbre formule affirme à la fois que l'*action* chrétienne doit être pénétrée d'humilité et d'espérance, et que la *prière* chrétienne doit être un appel ardent et angoissé dans la vive conscience de notre insuffisance personnelle (18). Qui réalisera cette formule ne verra pas sa vie scindée en deux parts : la première réservée à la prière où il attend tout de Dieu, en bon quiétiste, et l'autre consacrée à l'action où il ne miserait que sur ses forces, en bon pélagien. Non. C'est dans la vie entière que l'esprit catholique réunit et compose *la certitude tranquille de l'espérance et l'invocation, parfois inquiète, de la prière* (19).

Aussi ne sera-ce pas d'abord une formule, même très exacte, que le jeune homme retiendra après quelques années, ni quelques nuances théoriques, ni même quelques images ; ce sera plutôt le modèle très proche qu'il a eu sous les yeux : *le témoignage vivant de ses maîtres et de ses éducateurs.* Les éléments en présence dans cette troisième tension (esprit d'insuffisance et assurance de foi, espoir du salut non « avec crainte et tremblement », mais en esprit de prière et d'espérance) sont trop difficiles à formuler avec exactitude. Ils ne sont pas communicables comme une formule de chimie ou une équation d'algèbre. Ou bien ils seront vécus par les maîtres et imprégneront la classe et le collège comme un esprit et une mentalité, ou bien ils cesseront d'être des facteurs agissants.

Nous voudrions donc un maître psychologue et expérimenté qui se méfie de sa psychologie et de son « expérience », un maître au courant des techniques modernes et qui ne soit pas trop sûr de sa technique, un maître pieux mais qui ne pense pas avoir tout fait quand il a communié pour ses élèves, un maître qui suscite une pratique fidèle des sacrements sans apprécier le niveau spirituel de sa classe sur les statistiques de communions, les visites au Saint-Sacrement ou l'argent récolté pour la Saint-Vincent de Paul.

(18) Nous citons le mot de S. Ignace dans l'énoncé qui semble le plus correct et le plus fidèle selon ses biographes (ex. G. Hevenessi, *Scintillae Ignatianae*, p. 8, Anvers, s. a., qui renvoie à Nolarci et à Ribadeneira). La formule est parfois inversée : « Prier comme si tout devait venir de Dieu et agir comme si tout devait venir de nous ». Elle confine alors à la banalité.

(19) Voir à ce sujet les beaux développements de M. le Chanoine J. Vieujean dans ses *Paradoxes de la vie chrétienne*, Bruxelles, Editions de la Cité chrétienne, 1941, notamment pp. 23 et suiv. : « l'inquiétude comme **état normal de l'âme chrétienne** ».

Est-ce une chimère d'espérer de tels maîtres ? Nullement. Nous en voyons dans l'enseignement supérieur, nous en avons connus au collège et nous savons que, dans les écoles des villages ardennais, tel instituteur inconnu, telle religieuse anonyme réalise fort bien, et sans le savoir, toutes les exigences du paradoxe chrétien.

4. Valeur de nos œuvres et sens de la croix.

La théologie catholique du mérite évolue, elle aussi, à l'intérieur d'un paradoxe et d'une antinomie. Mais l'orthodoxie en marque les jalons d'une façon très ferme, très traditionnelle et très psychologique, quand elle attribue à nos œuvres une *valeur* qui les qualifie pour l'éternité et, en même temps, sans se contredire, une fondamentale *indignité* (20).

« Si le chrétien vieillissant, si le saint lui-même, se retournant sur son passé... mesure l'exiguïté, et même — conscient de l'anarchie qui règne toujours en lui — l'indignité de ses œuvres, il doit nier le rapport des deux termes : « du phénomène de ma vie, à la possession de l'absolu, pas de proportion ». (Mais) sa négation porte exclusivement sur ces œuvres en tant qu'elles trouvent en lui son principe. Le mérite, quant à lui, n'est pas nié ; on dit simplement qu'on ne le voit pas, mais on le croit... (D'ailleurs) si le message évangélique parlait de notre déchéance radicale et irrémédiable, nous aurions à nous mettre en garde, car ce langage ne serait qu'humain, trop humain ; mais de l'entendre nous demander quelque espoir en nous-mêmes, c'est cela qui nous rassure et nous fait penser qu'il vient de Dieu ».

En regard de la théologie protestante, l'essence du message catholique serait, à notre avis, dans *la réhabilitation de nos œuvres*. Même en tant que celles-ci proviennent de nous, elles ne vont pas en sens inverse du ciel (21).

Aussi l'adolescent catholique doit-il être réconcilié (car il en a besoin, quoi qu'on pense, à son âge) avec les réalités quotidiennes parfois médiocres : la classe, la famille, la politique, le métier. Un bon maître ne se permet jamais une parole qui dévalorise les jeux et les sports, le corps ou l'imagination, la technique ou les institutions sociales. Il s'efforce de dégager les *significations chrétiennes* dont les choses sont grosses et respecte infiniment le *temps*, le pauvre temps humain où œuvre la patience divine, le temps où se prépare l'avenir de la grâce et des promesses divines. Il exigera aussi, de lui-même et des autres, *une purification graduelle des moyens employés* pour

(20) « Indignité privative absolue, indignité positive partielle », précise le P. Malevez, dans *Histoire et réalités dernières* (*Ephemer. theol. Lovanienses*, 1941, pp. 237-267 et 1942, pp. 47-90). Le texte que nous citons ensuite est à la page 89.

(21) *Ibid.*, p. 88.

les mettre en concordance de plus en plus parfaite avec la *fin* de charité qu'il poursuit.

Encore fera-t-il voir, ou plutôt croire, que ce message de confiance et d'insertion, de valorisation surnaturelle de nos tâches humaines, ne s'illumine que du haut d'une Croix, présage et étape d'une Résurrection ; c'est dans le sacrifice qu'il s'élabore et dans la mort joyeusement acceptée qu'il se consomme (22), dans notre mort unie à celle du Christ.

Comme nous l'avons dit, un adolescent ne peut pas admettre d'emblée le mystère de *la mort du Christ*. Toutes les puissances affectives de son être se soulèvent quand il voit le Christ refuser l'usage du glaive, le Tout-Puissant marcher librement à la mort. Et nous savons que, sur vingt-cinq rhétoriciens d'un collège catholique, quatre seulement estimaient que la Croix était l'épisode où le Christ leur apparaissait comme le plus digne d'être aimé. Est-ce une raison pour ne pas mettre en eux le germe d'une attitude dont ils ne comprendront que plus tard la portée et pour leur dissimuler que, sur la Croix, Dieu a condamné la prétention de nos valeurs humaines (moralité et observances religieuses comprises) à être des valeurs dernières...

« Heureux l'enfant qui peut emporter au sortir de l'école, avec son rêve d'amour, cette résistance secrète à ce sacrifice inouï et, cependant, l'idée que la perfection se trouve là (23) ».

5. Puissance du péché et joie du pardon.

Le Christ a vaincu le péché, mais le péché est encore au monde. L'homme absout est pardonné, mais la trace du péché demeure profonde en lui : il n'en a pas fini avec cette progressive ségrégation de ce qui, en lui, est la part du bien et la part du mal, avec cette douloureuse purification qui ne s'achève qu'au delà de la mort.

Entre ces antinomies se développe la joie chrétienne, qui est celle d'un pardon toujours donné dans le Christ-Sauveur et que nous ne cessons jamais de faire nôtre, laborieusement, avant l'heure de la Grande Rencontre.

Joie de l'Eglise qui ne relègue pas le mal en dehors d'elle. Joie du chrétien qui peut dès à présent aimer tous les hommes, tels qu'ils sont, car ils sont tous sauvés en Jésus-Christ selon une mesure qu'il ne nous est jamais donné d'apprécier. L'ivraie et le bon grain.

C'est pourquoi la vertu la plus haute de l'éducateur demeure finalement l'amour respectueux. Non pas, comme on le dit parfois, l'amour

(22) Cfr E. Mersch, *Théologie du Corps mystique*, pp. 315-320.

(23) E. De Greeff, *Nos enfants et nous*, p. 164, Bruxelles, Editions de la Cité chrétienne, 1939.

des vertus et des qualités de ses éduqués. Mais *amour et respect de la totalité de ce qu'ils sont dans leur être concret.* A cet âge surtout il est bien difficile d'isoler qualités spirituelles et instincts, de discerner passion et vertu. Comme le missionnaire, le véritable éducateur doit aimer ses élèves non pas « à cause de ce qu'ils ont déjà..., ni à cause de ce qu'ils n'ont pas et qu'il peut leur donner. L'amour apostolique ne choisit pas entre ces deux façons d'aimer, mais il les *synthétise.* Clairvoyant et bienveillant, il aime les hommes pour ce qu'ils sont *et* pour ce qu'ils ne sont pas (24) ».

L'éducation, comme la grâce, est une action à la fois présente et eschatologique. Et c'est la seule qui puisse ouvrir les cœurs.

Heureux le maître qui s'entend dire par un élève : « Je regrette de vous avoir menti, car vous vouliez mon bien ».

Mais plus heureux le maître catholique qui peut entendre, des lèvres de ses meilleurs élèves, l'hommage plus magnifique, qu'un adulte réserve d'ordinaire au Christ : « Pourquoi vous mentirai-je ? Je sais tout de même que vous m'aimez tel que je suis ».

CONCLUSION

Au delà de *l'ennui,* au delà de *l'angoisse,* l'esprit catholique est un esprit *d'espérance* et de *joie.*

La tendance rationalisante mettait l'accent sur le *droit* (universel, abstrait, hors du temps).

Le besoin religieux mettait l'accent sur le *fait* (personnel et historiquement situé).

L'esprit catholique est possible *si,* quelque part, *le Fait a rejoint le Droit,* si, à un moment donné du temps, un fait particulier a exprimé une plénitude de perfection. Ce fait est le Christ historique participé par le Christ mystique et formant le Christ total qui est l'Eglise. Dans l'Eglise, l'esprit du Christ, la perfection de l'Homme-Dieu mort-et-ressuscité, est présent tout le long du temps humain, tout le long de l'histoire qu'il assume et divinise. C'est pourquoi l'éducation catholique réclame de se poursuivre dans un climat d'insertion dans le temps, de confiance en l'avenir, de respect de la nature et du prochain, tout autant que dans une atmosphère de sacrifice, de prière et d'obéissance : en un mot dans un esprit de Charité.

Remarquons enfin que les déviations que nous avons soulignées pour en montrer le danger sont soutenues chez le catholique par des tendances (instinct de défense, instinct grégaire, effroi devant l'usage de sa liberté) qui semblent plus primaires, plus tôt éveillées et plus faciles à émouvoir que les tendances qui soutiennent l'esprit

(24) P. Charles, *Dossiers de l'action missionnaire,* p. 203, Bruxelles, Edition Universelle, 1938.

religieux (sympathie, amour, culpabilité). C'est dire que les défauts mentionnés dans notre première partie ne seront jamais arrachés d'un seul coup, comme une dent de sagesse, ni dans l'Église, ni dans chaque chrétien. Si vive que soit la conscience qu'on en prendra, ils continueront d'être une tentation constante dans tout le cours du développement humain et religieux, exactement comme l'orgueil et le rêve d'autosuffisance de l'adolescent demeurent présents dans l'adulte. Après avoir fait un effort pour les déceler, on ne peut donc que se livrer à l'Esprit du Christ pour qu'Il réduise en nous leur emprise ([25]).

La mort du Christ permet à l'homme d'accéder peu à peu à l'usage plénier de sa liberté et elle introduit dans le monde un amour divin. Mais ce serait se tromper dangereusement que d'espérer un accroissement d'*amour* de Dieu et d'*amour* des hommes sans travailler à accroître, corrélativement, et à éduquer la *liberté* de l'homme.

Si nos méthodes et nos techniques n'aboutissent pas à rendre l'homme un peu plus *libre* et à susciter en lui ne fût-ce qu'un élan d'*amour*, elles ne valent pas une heure de peine.

André Godin, S. I.

---

(25) Voir le beau chapitre du Chan. J. Leclercq, *La lutte pour l'esprit du Christ dans l'Eglise*, dans *La vie du Christ dans son Eglise*, Juvisy, Ed. du Cerf, 1944.

Nous venons de lire, sous le titre *Prosélytisme et évangélisation* (*Rythmes du monde*, 1946, n° 2, pp. 58-68), de suggestives réflexions du R. P. Congar, O. P., sur les attitudes catholiques dont nous avons traité à propos de l'éducation et que le R. P. applique à l'esprit de conquête dans l'œuvre apostolique. C'est une joie pour nous de relever ici une similitude de préoccupations qui va parfois jusqu'à la similitude des mots et des citations.

CONCLUSION

Nous aurions pu étendre davantage le champ de nos explorations. Tel était d'ailleurs notre premier projet.

Nombreux sont les domaines où nous n'avons pas pénétré : domaines de la prédication, de la liturgie, des œuvres ou mouvements d'adultes, domaines aussi de la Presse, de la Radio, du théâtre, du cinéma etc.

Bien des problèmes n'ont pu être touchés. Le présent travail garde pourtant son utilité : prendre nettement conscience des progrès acquis, des méthodes reconnues — peut-être alors rajuster notre position — mais surtout nous demander quelle nouvelle étape nous attend et préciser des orientations à prendre.

Dans l'effort réalisé pour maintenir le contact avec l'âme profonde des individus et des « masses » et la pénétrer d'esprit chrétien, nous avons pu deviner plusieurs « paliers ». Ces paliers « situent » sur des plans différents les méthodes apostoliques qu'un même esprit chrétien veut animer.

Premier palier : Utilisation des moyens extérieurs de persuasion, destinés à amener enfants et fidèles à s'instruire de leur religion et à la pratiquer.

Puisque des attraits extérieurs et sensibles détournent enfants et adultes de l'assistance au catéchisme ou aux offices et les entraînent vers les sports, les cinémas, les dancings..., il faut, pensent certains, grâce à d'autres attraits, ramener au bercail les brebis volages. On a recours au « bon cinéma », aux projections lumineuses, aux tombolas, aux fêtes,... tous moyens excellents. Mais le problème reste entier : pourra-t-on du petit troupeau séduit par ces modestes astuces faire des chrétiens convaincus et du « levain dans la pâte » ?

Deuxième palier : Rénovation de la méthode d'enseignement.

Pour que la doctrine du Christ soit comprise et aimée, on a réalisé en vingt ans des progrès magnifiques. Nous n'oserions pas dire que partout l'enseignement soit à la page, mais il suffit d'utiliser les instruments mis à portée de main. Nous avons vu l'essentiel de l'effort réalisé. Cependant, en bon nombre de cas, l'écart est si notable entre cet excellent enseignement et le milieu de vie où sont plongés les enfants que ceux-ci sont écartelés entre deux influences opposées. Finalement, **c'est le milieu de vie qui triomphe le plus souvent.**

Troisième palier : Effort de formation religieuse par les œuvres.

Puisque le milieu de vie naturel est souvent défavorable, on crée, par les œuvres, un milieu de vie sain. La formation consiste à y réaliser en équipe une expérience authentique de vie chrétienne ; l'enseignement religieux vise alors à exprimer, de manière brève, frappante, vivante, ce qui a été expérimenté, joyeusement, dans le concret. On évite ainsi l'écueil précédent.

Malgré tout, ces expériences restent souvent encore faibles ; ce sont plutôt des débuts d'expérience, en milieu parfois artificiel. Pourront-elles contrebalancer le poids de préjugés, d'incompréhensions, d'oppositions que ces enfants et adolescents, aujourd'hui fervents, auront à soulever quand ils seront devenus adultes ?

Quatrième palier : Religion en pleine vie.

Non pas seulement créer un milieu favorable à la formation religieuse, mais accepter la réalité rude et hostile en ses aspects innombrables et déconcertants pour y découvrir les possibilités de rédemption. Expliciter la signification religieuse dont peuvent être enrichies toutes les formes de la vie : travaux, loisirs, vie souffrante ou tentée... N'est-ce pas là l'audacieuse entreprise de la J.O.C. p. ex. ? ou d'autres œuvres et mouvements ?

Un tel dessein, pour réussir, suppose que le message chrétien soit dégagé de ses traductions surannées, de ses surcharges parasites afin de pouvoir être exprimé en un langage vibrant d'émotion humaine et accordé aux rythmes de notre temps.

Nous pouvons le constater sans peine : au niveau de chacun de ces « paliers », un travail apostolique indispensable se réalise. Les diverses modalités dans l'effort d'éducation religieuse, telles qu'elles viennent d'être décrites, se complètent l'une l'autre. Il est opportun d'attirer la jeunesse à l'église ou au catéchisme mais encore faut-il, grâce à de bonnes méthodes, rendre efficace l'enseignement proposé. Il faut offrir à chacun l'occasion de s'entraîner à la vie chrétienne dans un milieu favorable, mais il est nécessaire de pénétrer le milieu même où vit la grande masse des hommes, de rencontrer leurs préoccupations, de répondre à leurs aspirations profondes et de leur révéler dans leur langage la bonne nouvelle de la Rédemption.

Cependant, pour que, à travers des vicissitudes diverses, l'enseignement religieux puisse être compris par des générations dissemblables, pour que, parmi des circonstances changeantes, la formation religieuse demeure efficace, ce n'est pas tant de choisir parmi des méthodes qu'il convient, ni de se confier à des recettes, mais de garder l'esprit ouvert : ouvert aux réalités humaines et au souffle de l'Esprit ; **attentif aux inspirations personnelles mais docile aux indications** de l'Autorité.

Voilà pourquoi, plus encore que des techniciens consciencieux, notre temps réclame des hommes ayant à un haut degré le sens du réel, une dose suffisante d'imagination et d'audace, le respect de la discipline et, plus que tout, le sens du divin.

Le sens du réel pour voir les hommes et les choses tels qu'ils sont aujourd'hui et non tels que nous les désirons ou que nous les avons connus autrefois.

Une dose suffisante *d'imagination* et *d'audace* pour apporter aux problèmes nouveaux des solutions inédites. Pour être entre les mains de l'Esprit créateur, de l'Esprit de jeunesse et de vie, un instrument souple et non un poids inerte. Pour exprimer, de façon toujours nouvelle, l'inépuisable profondeur de l'Intelligence et de l'Amour. Pour secouer les nonchalances, les siennes et celles d'autrui, et briser les traditions qui se figent dans le mécanisme de routines aveugles.

Le respect de la discipline pour préférer les lents progrès d'ensemble aux succès éphémères d'escarmouches de francs-tireurs. Pour agir en membre du Corps mystique, à la place providentielle que l'on occupe, en cherchant à faire grandir le Christ total.

Le sens du divin, enfin, c'est-à-dire un vrai esprit surnaturel qui rende capable de juger les choses du point de vue de Dieu et d'aimer les hommes comme Il les aime. La plus grande erreur dans l'œuvre apostolique — on l'a signalé plus haut — serait de la conduire à la manière d'une entreprise terrestre. « Surnaturel » ne veut pas dire inhumain, bien au contraire, mais les efforts entrepris pour le progrès de la formation religieuse seraient vains si l'on ne donne sa confiance et sa foi aux paradoxes de l'Evangile.

Pierre RANWEZ, S. I.